

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 4

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuier, M. Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

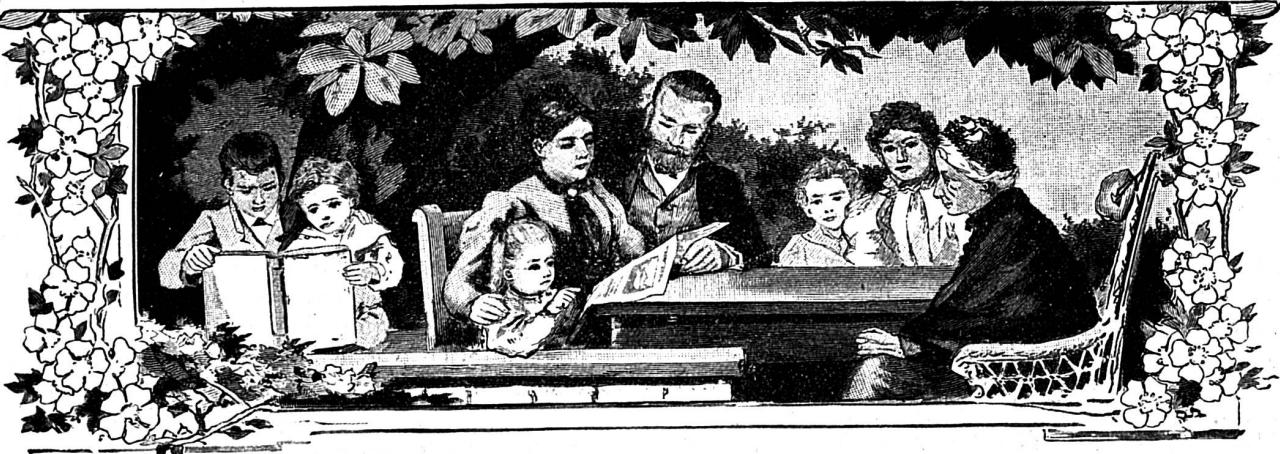
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE



N° 4

Supplément du Dimanche 25 Janvier

1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

Un petit châle du Thibet, aux palmes vertes, formait de grands plis sur ses fines épaules; sa robe d'indienne, enflée par la brise, découvrait un pied si mignon, qu'on l'eût pris pour celui d'une duchesse, si un soulier rond et massif, un vrai soulier de paysanne, ne l'eût emprisonné. Ses mains brunes et fluettes, n'étaient pas assez grandes pour contenir les fleurs qu'elle butinait sur la route.

Depuis plus de seize ans, Alabert aimait les détails du doux visage de Manidette, mais dans le calme de cette matinée poétique, il les admira comme s'il les eût vus pour la première fois.

« Je me trouverai heureux tant que je serai seul à l'aimer et qu'elle n'aura donné son cœur à personne », se disait-il. Et comme il connaissait les pensées les plus secrètes de Manidette, aussi bien que les moindres lignes de sa beauté, un éclair d'espoir brilla dans ses yeux, car il lui semblait que cette âme tranquille ignorerait à jamais les tourments de l'amour.

La jeune saunière et le douanier étaient arrivés à la pinède qui sépare le Radeau de la bande du Sauvage. Le soleil montait dans les cieux, et les pins dessinaient leurs ombres sur le sol aride. On était déjà loin du Sansouïre. A la vue des bruyères qui tapissaient de bouquets blancs et roses le sable de la forêt, Manidette jeta bien vite les fleurs spongieuses qu'elle avait à la main, et avec une joie d'enfant, elle se mit à courir çà et là, pour admirer et cueillir les agrestes fleurettes. Elle aurait voulu les emporter toutes. Cel-

les qui s'épanouissaient encore sur leurs tiges légères, lui paraissaient toujours les plus belles, et ses mains ne pouvant en contenir plusieurs à la fois, elle jonchait, bien qu'à regret, la terre des premières fleurs coupées pour en ramasser de nouvelles. Elle allait donc, sans s'arrêter, comme prise de vertige, se courbant sur le sol et marquant son passage par une pluie de fleurs.

Heureux d'échapper à une des fêtes où il tremblait toujours que Manidette ne trouvât un fiancé, Alabert suivait la jeune fille, sans lui rappeler que l'heure de la muselade approchait. Tout à coup, à l'instant où, rouge de plaisir, Manidette se relevait avec son tablier plein de fleurs, un taureau furieux apparut à travers les arbres. Arrivant par bonds désordonnés, les flancs haletants, les yeux sanglants, la queue frémissante et les naseaux couverts d'écume, il se dirigeait vers la jeune fille. Lorsque celle-ci l'aperçut, une pâleur livide couvrit son visage. Aucun moyen de salut, pas même la fuite. Les hautes bruyères qui s'entrelaçaient à ses pieds l'emprisonnaient dans un étroit labyrinthe. Adossée contre un tronc d'arbre, elle attendait, immobile et glacée d'effroi, le taureau, qui s'avancait en beuglant. Alabert ne vit l'animal furieux que lorsque son souffle brûlant effleura la poitrine de Manidette. Une large barrière de pins et de buissons épineux le séparait du palusin. Par un effort désespéré, et pour tâcher d'attirer sur lui la colère du taureau, il poussa un cri strident, en agitant convulsivement son mouchoir; mais rien ne put détourner le taureau, qui,

après avoir regardé le douanier d'un air farouche, s'élança tête baissée vers la malheureuse enfant.

En ce moment, arrivait comme un éclair un gardian monté sur son aigue. Il repoussa vigoureusement l'animal d'un coup de son trident de fer. La douleur fit faire volte-face au taureau, qui fondit aussitôt sur le pâtre; mais ce dernier, qui se tenait sur ses gardes, le reçut sur les pointes de son trident. L'arme entra profondément dans les naseaux de l'animal, qui s'enfuit plein de rage, laissant après lui un rouge sillon.

Immobile et glacée, Manidette était restée appuyée contre le grand pin. Sautant à bas de sa cavale, le gardian l'enleva comme une plume, la prit en croupe et partit avec elle.

« Où allons-nous, dit la jeune fille tremblante ?

— A la muselade, où vous vous rendiez sans doute, répondit le cavalier d'une voix rude. La muselade allait commencer, lorsque j'ai entendu le cri du douanier, et j'ai lancé ma cavale dans cette direction, pensant bien qu'un coureur (taureau qui a déjà servi aux courses) s'était jeté dans la pinède. »

Manidette et le gardian avaient à peine échangé ces quelques mots qu'ils arrivaient au Radeau. Cet endroit, choisi pour la muselade, forme un immense cirque sablonneux entre la mer et la pinède du Sauvage; un troupeau de taureaux, surveillé par des gardians à cheval et maintenu par des dondaires, se pressait sur le rivage. La mer venait mouiller leurs pieds. On remarquait au milieu les vedels (veaux). Héros de la journée, ils semblaient comprendre le danger qui les menaçait, et se serraienr avec crainte contre leur mère. Certains d'entre eux, déjà grands et forts, regardaient d'un œil farouche la multitude éparsse sur la lisière de la forêt. Pour assister au spectacle de ce singulier sevrage, on était accouru de bien des téradous de la Camargue, et depuis la veille, des familles entières campaient sur la plage. Couvertes de tentes posées sur des cercles, les charrettes, rangées en ligne, formaient une barrière derrière laquelle on pouvait se mettre à l'abri en cas de danger.

VI

Après avoir déposé délicatement Manidette à terre et l'avoir recommandée aux soins des curieux qui se pressaient autour de la jeune fille, encore tout émue, le hardi gardian s'était élancé au galop vers le noir troupeau, qui attendait en frémissant l'opération de la muselade. Coiffé d'un mouchoir rouge, comme pour braver l'armée farouche qu'il commandait, le corps libre dans une blouse blanche et flottante, les jambes serrées dans d'étroites guêtres de cuir, bien assis sur sa selle et le trident au poing, soit qu'immobile, il maintint du regard les taureaux dans les rangs, ou que, rapide comme l'éclair il poursuivit au loin un vedel furieux, Bamboche (c'était le nom du gardian) dessinait vigoureusement sur le ciel ou sur la lande sa mâle silhouette.

Ses traits, fortement accusés, resplendissaient sous le feu de cette passion étrange, qui résume la vie

de gardian: la passion du taureau. Aimer et combattre tour à tour ces animaux sauvages, les éléver avec tendresse dans le désert, pour les attaquer avec fureur dans l'arène; être fier de leur beauté et jaloux de leur force; ne connaître, enfin, pour ami et pour ennemi, pour joie et pour chagrin, pour mobile et pour gloire que le taureau, telle est la vie des gardians de la Camargue.

Le doyen des gardians, homme à barbe grise, portait sur sa selle les *musels*, les branches de bois divisées en deux, pour servir à museler les veaux. Par un amour-propre assez naturel chez les vieillards, dont la force et l'adresse ont fait longtemps l'orgueil, il tenait à prouver que, vert encore, malgré son âge, il pouvait lutter avec les plus jeunes. Montant un aigue fraîchement dressé, il le faisait caracoler habilement pendant que les musels s'entrechoquaient sur sa selle, avec un bruit de castagnettes. Mais ces façons et cette musique n'étaient pas sans doute du goût de notre cheval Camargue, car d'un bond imprévu il se défit de son cavalier, et s'enfuit dans la pinède, emportant avec lui les musels. Lancé sur le sable fin de la plage, le vieillard n'eut d'autre mal que la honte; on ne lui épargna guère les quolibets, et comme, faute de musels, la muselade allait manquer, on lui aurait fait quelque mauvais parti, s'il ne s'était dérobé à l'indignation générale en allant laver à une *salivade* éloignée, son visage couvert de boue. Les villageois crièrent à Bamboche d'aller rattraper l'aigue. Il s'élança, et un quart d'heure après, il reparaissait, monté sur la croupe du fugitif. Les rênes, qu'il tenait d'une main ferme, étaient sanglantes. N'obéissant qu'à la force, le cheval dompté, mais non adouci, jetait des regards furieux autour de lui, et son pied meurtrissait avec colère les bruyères de la forêt. La cavale du jeune gardian le suivait comme un chien, les musels attachés sur sa selle. Le mouchoir de Bamboche était tombé; ses cheveux d'un noir de jais flottaient en boucles désordonnées sur son front; ses joues étaient colorées, ses lèvres frémissantes et son œil étincelant. Il était vraiment beau ainsi.

Manidette n'avait plus d'yeux que pour l'intrépide cavalier; elle ne remarquait pas Alabert, resté en arrière, et qui, les habits déchirés, les pieds meurtris et le visage ensanglé par les broussailles, attachait de loin sur elle un regard plein de tristesse.

La muselade venait de commencer; les vedels, touchés légèrement par le trident d'un gardian à cheval, sortaient de la *manade* (troupeau), tandis que d'autres gardians, debout au milieu du cirque, les attendaient, les renversaient sur le sable, en saisissant leurs cornes naissantes, et plaçaient le musel sur leurs naseaux. Dès que l'opération était finie, l'animal secouait son museau, si étrangement emprisonné, puis il s'enfuyait dans la pinède, où sa mère le rejoignait en beuglant. Les femelles, les yeux hagards, abritaient les derniers vedels contre leurs flancs haletants, et chaque fois qu'un gardian venait de toucher un nouveau, leurs mugissements retentissaient dans les airs. Quelques-unes même, suivaient leurs petits au milieu du Radeau, les

léchaient tendrement, et regardaient avec menace les gardians qui les entouraient.

Dédaignant le premier acte de la muselade, où ne figurent que les plus jeunes vedels, Bamboche buvait sec et plaisantait avec une belle et provocante cabaretière, qui faisait joyeusement circuler le *pique-poul* autour de la petite charrette.



Chez la grand'mère.

« Voilà le moment venu, » di le jeune gardian, quand il vit qu'il ne restait à museler que de belles génisses et des vedels forts et trapus.

Il partit; mais revenant bientôt sur ses pas:

« Paradette, crie-t-il à la cabaretière, veux-tu me prêter ton fichu, pour remplacer celui que j'ai perdu? Il faut que les taureaux sachent à qui ils ont affaire, et ma coiffure, c'est mon drapeau, ajouta-t-il fièrement. »

Paradette avait, en effet, sur ses épaules, un foulard

d'un rouge écarlate; mais, comme il faisait ressortir la blancheur de son teint, elle hésitait à s'en défaire. Dans un élan si spontané qu'il ne lui laissa aucune réflexion, et comme poussée par un ressort étranger à sa propre volonté, Manidette offrit son *thibet* vert à Bamboche.

« Ne savez-vous pas que le rouge est la seule couleur qui convienne à un gardian? » dit Bamboche en repoussant le petit châle.

Et il s'élança vers les vedels qui, pleins de méfiance et arrivés à l'âge où ils sont le plus dangereux, menaçaient, de leurs cornes solides et pointues, tous ceux qui les approchaient. C'était à Bamboche que devait revenir l'honneur de les museler.

Les paysans de la Camargue aiment à ce point les taureaux, qu'ils ne manquent jamais, quoi qu'il arrive, de prendre fait et cause pour eux. Si un gardian est blessé, c'est un maladroit, il n'a que ce qu'il mérite, dit-on; et on le raille, au lieu de le plaindre. Mais si, pour sauver sa vie, il blesse grièvement le palusin qui le menace, c'est une indignation générale: « Pauvre bête! quelle barbarie! » s'écrie-t-on.

Avec Bamboche, on n'avait jamais à redouter aucun accident de ce genre. Habilé, souple, doué d'une force herculéenne, il mettait si rapidement le taureau sur le flanc, que personne n'avait le temps de trembler pour l'un des deux adversaires. Avec lui, on était sûr que les opérations difficiles de la ferrade ou de la muselade se termineraient toujours d'une façon satisfaisante, et que dans les cour-

ses de taureaux, après avoir fait passer la foule par mille émotions diverses, il la laisserait aussi enchantée de son adresse que de la force des taureaux palusins.

La sécurité est le plus grand plaisir que puisse procurer à des spectateurs le héros d'une scène dangereuse. Aussi chaque muselade de Bamboche était-elle accueillie par des applaudissements frénétiques.

(A suivre

LOUIS FIGUIER.